

États généraux de la psychanalyse: Seconde Rencontre Mondiale – Rio de Janeiro, 2003

RESISTANCES ET NEGATIVITE EN PSYCHANALYSE : **Un lieu de Pensée unique qui a pour nom : L'Inconscient**

Maryse Touboul

RESUMÉE:

Les résistances en psychanalyse concernent surtout le manque à être et l'impossibilité de voir dans la vie un sens positif qui se démarque de la souffrance, de la dépendance, de la fusion et de l'attente de s'identifier à une image préfabriquée "Idéalisée" qui nie la vie réelle. Nous sommes tous inscrits dans un langage destructeur, de non-vie qui résiste à l'Espace-Temps Réel de Vie et donne priorité à l'Espace-Temps Symbolique de l'esprit. Du "Tu" du Langage Parental, qui "tue" "Je" ; au Langage Vivant, qui Fait un sujet "Je" : C'est le passage d'un envers qui nous exprime à un endroit qui s'exprime, ce qui est l'objectif de la technique, que j'ai appelée Psy life : Apprendre à se faire un langage nouveau et à passer des Lois de l'Autre aux Lois de Vie, pour que se constitue un sujet vrai, qui apprenne à donner un sens à sa vie. Le Désir Conscient désire la paix et l'amour ; la violence et la haine sont des effets du langage Symbolique d'un Inconscient qui fait de chacun un assujetti .

Peut-on obéir à un maître et être soi même ? Peut-on aimer et être immature ? Peut-on parler le langage du manque et se sentir vivant? Les notions de résistance et de négativité fondent l'existence de la psychanalyse et son fonctionnement. Travailler aujourd'hui la mémoire du temps passé, là est l'impasse qui a besoin de se défaire d'une soumission "fatale" à ce qui va à l'inverse du temps de vie, et, à force de reculer dans les méandres du passé peut mener à l'impossibilité de faire autrement que de subir ce sens, qui est le non-sens du langage du désir de soi, et d'être puni à vie du manque d'exister par soi-même, pour se contenter d'exister pour soi.

Quand un langage nous nie, et qu'un autre nous reconnaît.

Il n'y a pas d'Eternité à L'Envers ; il n'y a pas de temps à l'envers ; alors pourquoi l'Inconscient fonctionne-t-il à l'envers? Pourquoi la mémoire éternise-t-elle des instants, et souvent les plus tristes, pour fonder ses valeurs de vie sur eux? Quel est ce langage négatif qui nous lie à une mémoire plus ou moins malade et qui "a choisi" de s'attrister et de se désespérer plutôt que de s'effacer et de se faire jolie et surtout désireuse de protéger des valeurs de vie qui sont ses maîtres à dire, au lieu qu'elle s'arroge le droit

d'être la maîtresse du sens de la vie d'un corps qui ne demande qu'à vivre? Et donc à obéir à des lois de vie, qui sont les mêmes que celles du temps qui n'arrête pas d'en finir à tout instant pour se refaire l'instant d'après.

Quand la mémoire du passé prend le pouvoir, l'amour meurt à tout instant. Comme dit Kundera: « L'amour est l'exaltation du temps présent » ; et je dirai : L'amour est la preuve du temps présent. La haine est l'impossible oubli du temps passé ; elle rend malade à plus ou moins long terme, le corps, le cœur et la vie. La haine est l'histoire naturelle de l'Inconscient et de toute psychanalyse. La haine est la conséquence de la souffrance, et celle-ci l'effet du manque de soi à cause de cette attente de reconnaissance : « Dis moi que tu m'aimes », « Dis moi que je suis important(e) pour toi ; « dis moi que sans moi, ta vie n'a pas de sens » ; « Dis moi... » Tel est le langage de la négativité, telle est la résistance essentielle à aimer soi, sa vie, et tout autre. Un langage qui croit que est un discours qui se perd à ne jamais apprendre et à toujours vouloir croire savoir. C'est un langage qui se trompe de maître tout le temps sans le savoir.

Qu'est-ce qu'une résistance?

C'est ce qui s'oppose à quelque chose d'autre. C'est l'ennemie de la paix en soi. C'est ce qui empêche aussi de faire la paix avec soi, et "préfère" continuer la guerre avec l'autre, mais sans qu'il y ait réellement d'autre, mais un jugement sur l'autre, des croyances, des interprétations sur le manque d'amour éprouvé et le ressentiment qui en découle. Résister est toujours craindre de renoncer à une souffrance qui tient lieu de valeur de vie, et donc à une jouissance qui distraie de l'ennui. Par exemple, la colère protège de l'anéantissement même si elle anéantit toute l'énergie vitale qui a besoin de paix pour se positiver et donner du plaisir. La jouissance est "naturelle" ; elle ne demande aucun effort, le plaisir n'existe pas lui, sans l'effort, c'est dire un mental fort qui décide et maîtrise le temps réel.

Le langage du manque est à l'origine de toutes les résistances et négativités, parce que c'est le langage de l'immaturité mentale et de la pression émotionnelle. Le langage du manque n'est ni humain, c'est à dire relatif, ni réel et tenant compte de nos besoins et demandes essentiels. Il est symbolique (atemporel) et non réel, réactif et non actif (donnant de soi) ; c'est ainsi qu'il oublie le prix d'une vie personnelle pour se donner au non-sens de l'esprit dominant la vie, et de ce qui lui tient lieu, un corps qui ne dure qu'un temps, un cœur qui a besoin d'aimer, une âme qui veut .

Résister en psychanalyse c'est s'opposer, refuser ce qui va, ce qui fait du bien, ce qui reconnaît soi et l'autre. Ces négativités sont le fait d'une histoire culturelle qui a glorifié

le sens d'une vie par sa mort, le sens de l'humanité par l'indifférence à la valeur d'UNE vie. La pire des résistances est le refus de simplicité, et l'exigence de grandeur de l'esprit qui gît dans chaque Inconscient comme un mal aimé qui n'aura de cesse d'exiger ce qu'il estime être son « dû ». Le problème est que si *le langage du manque* à être comme à avoir est bien celui de l'Inconscient, il *gouverne aussi le temps réel et la vie de tous les jours comme si lui seul comptait*, alors qu'il est le seul à oublier de compter le temps et les jours.

La souffrance est due à ce mal fonctionnement d'une mémoire inconsciente qui en veut à tout ce qui n'est pas, ou n'a pas été, et oublie de vouloir passer outre, et pour cela reconnaître ses plaintes comme passées, et la souffrance qui perdure comme résistance à ce refus d'oublier un passé qui n'est plus que réactivé par le vieil esprit rancunier. La rancune empêche le vivant d'exister : elle fait son lit dans le froid de ce qui n'est plus. Elle alimente la haine de l'autre mais aussi de soi car en vouloir à l'autre, c'est reconnaître et se nourrir du pouvoir laissé à l'autre de nous faire du mal. L'Inconscient se nourrit de cette négativité, et maintient toute existence dans l'Interdit de devenir conscient que penser et faire autrement est possible.

L'Inconscient a pour croyance et culte l'Impossible et la répétition de cet impossible fait qu'il n'y a pas d'issue possible bien sur que la mort. La mort peut-elle être une issue désirable? C'est ainsi qu'une résistance ne peut céder : c'est alors qu'il n'y a pas de désir Conscient. Il n'y a pas de langage du désir dans l'Inconscient. Il n'y a qu'un langage de manque.

Le souvenir est l'acte de mémoire positif du passé. Il est léger. La nostalgie, le regret, le ressentiment sont les réactions négatives de la mémoire « blessée », affectée, et refusant la blessure narcissique imposée par un parent : l'Autre qui l'a « contrarié ». Et quand on sait à quel point il n'y a pas plus subjectif qu'une mémoire qui se raconte, on peut comprendre que l'enfant que nous portons en nous toute notre vie n'a qu'un seul besoin : Guérir de sa mémoire blessée, blessante, et déformant la réalité de façon laide et invivable.

L'Inconscient assigne à chacun sa place ; le Conscient donne à chacun le désir de faire sa place : Deux sens qui se contredisent, se contrarient, et font de la vie et de la mort le vrai challenge qui soit ; ce serait comme demander à chacun de nous : « Veux-tu vivre ou mourir? » Une vraie question, qui interroge le désir conscient mais qui a l'air d'une fausse question qui elle demandera : « pourquoi ne veux-tu pas vivre? Comment peut-on anticiper la question du désir avant même de l'entendre se faire naître à la conscience?

Il n'y a pas de conscience de vivre sans désir conscient. Notre corps vit son désir ; la preuve en est qu'il fonctionne parfaitement bien, et obéit aux lois d'espace-temps du temps présent à tout instant. Il n'y a pas de désir négatif ; tandis que notre quotidien, chacune de nos journées, a besoin de notre désir conscient d'avoir besoin de la vivre de son mieux pour se sentir bien. Si la psychanalyse persévère à laisser l'Inconscient exercer son pouvoir excessif de non-vie, seulement, il est certain qu'elle périra tandis que la vie continuera avec ou sans nous. Rien ne dit que l'humain est une nécessité à la vie, mais notre humanité est la nécessité à notre continuité, et à notre survie.

Alors quelles valeurs pour demain ? Et aussi quel avenir pour une science qui ne suivrait pas le mouvement du temps ? Et pourtant il y a responsabilité en tant que psy d'être en relation avec les changements et l'acquisition d'un savoir qui font de la vérité d'aujourd'hui une connaissance qui relativisera celle d'hier : quand le pouvoir ne sera plus aux mains d'un Maître absolu, mais de chacun faisant de soi un sujet relatif et conscient de son désir de paix, de relation et de renoncement au mal être.

Le mal, c'est le mal-être, et c'est l'anti-démocratie qui en est la cause, et fait passer l'intérêt politique avant l'intérêt de chacun, mais juste celui de quelques-uns qui ont le pouvoir. Même un parent aujourd'hui n'a plus le droit de vie ou de mort sur son enfant : il a à respecter cet être qui vient de lui mais n'est pas lui avant d'être parent.

Le bien passe par des valeurs de bien-être et non des résistances de mal être ; apprendre n'est pas une honte surtout quand il s'agit de reconnaître que l'on s'est trompé de voie à croire que l'on peut faire d'une science, comme l'étude du fonctionnement psychique, un tableau figé de diagnostics et que l'on persiste à vouloir vérifier des croyances, au lieu de s'ouvrir à l'étonnement que peut donner l'écoute à méditer une parole neuve, dépourvue de préméditation.

L'avenir est au groupe, au nombre, à l'ensemble, et à tout ce qui travaillera en force présentement pour que ce vieux monde de résistances et de mal être de l'ensemble et de chacun trouve un système de valeurs beaucoup plus fiable que celui de nos névroses, et ce sera celui de notre désir vrai de vivre bien avec soi et avec autrui.

La passion des pulsions est meurtrière, la violence des mots tue, et la souffrance des manques est surtout mentale. Le drame est peut-être que *la souffrance nous est familière et le bien être trop étranger encore*, comme ces évidences qui nous sourient doucement, et que l'on méconnaît et maltraite même, à force d'être habitués à ne voir que ce qui est violent, outrant, et forcément jouissif et désespérant.

LE PASSAGE DU POUVOIR DU SEXUEL A LA PUISSANCE DU SEXUE DEVRA AVOIR LIEU.

Donner sens au Sexuel, c'est ce qui a raté et rate encore, c'est ce qui fait tout l'inhumain et l'acharnement à faire de la violence. La loi du plus fort, sur qui, sur quoi ? Avoir du pouvoir sur l'autre n'en donne pas sur soi, d'où le non-respect de l'autre et de soi.

Aucune force ne vaudra un effort. La haine n'exige aucun effort ; elle prend le pouvoir sans demander de permission. L'amour lui exige un effort constant pour ne pas laisser les pulsions destructrices le détruire. Il exige un maître à bord qui ne soit pas indifférencié mais bien quelqu'un d'unique, car pour parler d'amour il ne peut y avoir un visage à la place d'un autre, un sourire à la place d'un autre ; l'amour est celui qui gagne sur tout ce qui détruit et lui résiste.

Le Sexuel ne connaît ni hommes ni femmes; il ne fait pas la différence sexuée; il ne fait que de la différence sexuelle, sans corps. Mais donner sens à une existence c'est donner à cette différence sexuée toute sa puissance de faire alors d'une rencontre quelque chose de vrai et non la répétition mortifère d'alliances d'un fort sur un faible, une histoire fatale du symbolique qui n'a jamais donné de vrais enfants de la vie, mais seulement des rejetons passivement transmis et inexistantes. Un homme et une femme, cela fait deux vies ; cela ne fait pas un rapport à « 1 » comme le fait la loi du Sexuel que dicte l'esprit Social et ses lois anti-naturelles basées sur le pouvoir du sexuel, qui n'est jamais qu'un rapport à l'un sur le sexué (le corps), qui sait compter, lui.

Le sexuel est un lieu de négation et de résistance du vivant qui nuit à la santé mentale tôt ou tard. Le sens de l'existence ne peut être que sexué car seul le sexué peut donner valeur à un temps réel de vie qui réussisse une histoire d'amour à deux, et « oublie » cette verticalité du sexuel. Le sexuel tire son pouvoir de sa position de savoir qu'il impose. Il résiste à toute position qui mette ce savoir en danger ; telle l'expérience vécue, tel un langage qui contredirait celui du pouvoir en disant : « je peux », et non : « j'ai le pouvoir ». Et s'il n'a pas d'ennemi, le sexuel est réellement en danger de ne plus fonctionner. Il ne peut y avoir un dominant sans dominé.

L'énergie de la vie, elle, est sexuée ; c'est un monde de sensations, du réveil au coucher, c'est un plein d'actions quotidiennes qui donne sa couleur au temps au fil des heures; c'est une multitude de présences qui se font hors routine, avec le désir de donner au temps une qualité d'existence qui lui donne un sens ; d'abord donner du sens, pour en recevoir; d'abord faire puis ressentir du plaisir à avoir fait. Il s'agit là d'un fonctionnement à l'endroit qui va dans le sens (signification et direction) du temps. Le sexuel méprise le

temps réel, le quotidien, les petites choses de la vie ; il est esprit, orgueil, et dominateur qui exige son dominé.

Le lieu du Sexuel est l'Inconscient et son énergie c'est l'effet du refoulement, de tout ce qui n'est pas sorti, n'a pas su s'exprimer et est resté là où ça travaille mal, à l'intérieur, et là où plus le temps passe plus la soupape risque de sauter et de libérer toute cette pression qui n'a plus de sens, et vivait de la croyance au sens d'une haine nourrie de mal identitaire.

La haine et la violence ont souvent « longue vie », alors que l'amour est fragile et demande beaucoup de force, de temps et d'attention pour résister aux assauts de l'esprit critique malveillant.

L'INSTINCT DE VIE, LES PULSIONS MORTIFERES.

L'INSTINCT DE VIE protège le corps et fait tout pour sa survie, « d'Instinct », mais l'Inconscient, lui, est le lieu de la Pulsion mortifère, destructrice, qui fait tout comme si « elle » voulait "suicider, tuer, anéantir" la vie. La Pulsion résiste au vivant et se donne à l'impulsivité qui l'annule. *L'élan est à l'Instinct ce que l'impulsivité est à la pulsion.*

L'élan s'élanche et veut le plus de sa vie; l'impulsion plonge et anéantit l'être. Deux sens qui s'opposent et coexistent dans la structure de l'être humain. Il y a résistance à la vie dès le plus jeune âge, et cette lutte à engager dès l'enfance devrait être apprise comme on apprend à lire ou à écrire.

L'Inconscient, étant le lieu du culturel et du symbolique, a besoin du Conscient et du réel pour que tout individu puisse gagner cette lutte sur ses résistances et sur la négativité de son Inconscient qui se refuse à écouter parler le temps d'aujourd'hui. L'expérience analytique prouve la résistance à travers l'écoute de ce langage tout fait de l'Inconscient qui prend la place du « sujet » et l'asservit à être son objet. Inconscience aussi du patient qui confond lui et ce qui le fonctionne ; celui qu'il croit connaître et l'inconnu qu'il est à lui-même. Il ne suffit plus de dire : « C'est une résistance » à chaque fois que l'angoisse et l'échec sont là ; il s'agit alors de se demander : « Que faire pour ne pas laisser nos résistances faire leurs dégâts et avec le temps nous faire sombrer, épuiser les forces vitales et souvent finir dans ce détestable camouflage de la camisole chimique. »

LA LOGIQUE DES RESISTANCES

C'est la logique de l'enfermement. C'est le prix du « tais-toi » que l'enfant a entendu ; qu'une situation ait été réellement ou pas vécue, qu'un mot ait été dit réellement ou pas dit, peu importe. Ce qui compte c'est ce qu'a entendu un enfant, le sens qu'il a donné à un

mot, un geste, une attitude : c'est SA signification qui va entraîner la réaction et la résistance « adéquate » à ce moment là. Une résistance peut être bénéfique dans un moment de réelle fragilité dans l'enfance, et devenir plus tard la pire ennemie à l'épanouissement et au droit de vivre d'un individu. Par exemple, l'échec scolaire, la névrose d'échec plus tard ; dans ce cas: l'échec scolaire a été la réussite d'une défense, une protection pour se défendre du parent complètement nécessaire à la survie de l'enfant. Mais quand cette résistance continue à rester la maîtresse du fonctionnement, elle empêche de grandir, de se reconnaître et d'être reconnu.

Cette haine du succès est une rançon terriblement négative de la réussite d'une défense qui perdure, et bloque le mouvement vital et la confiance en la vie d'adulte. Cela revient à dire que guérir la mémoire qui perpétue la rancune et empêche l'oubli, voilà l'indispensable à faire dans un travail analytique qui se veut utile et au service du vivant.

UNE SORTIE DE RESISTANCE, C'EST L'ENTREE DANS LA CONSCIENCE DE LA MECONNAISSANCE DU DESIR DE SOI.

Sortir de l'enfermement, c'est oublier ce que l'on sait de soi, et comment l'on s'identifie ; c'est ne plus se penser en fils, fille, père ou mère de quelqu'autre, mais comme un être réellement neuf qui a tout à apprendre de lui ou d'elle, et surtout tout à faire. Et quand on dit faire en analyse, on dit : « Langage » : Se faire un langage, c'est devenir conscient de son désir de se faire comme on s'aimera, et non seulement cela se peut, mais cela se doit.

LE TRANSFERT : LA RESISTANCE MAJEURE AU CHANGEMENT.

Il y a dans le transfert une organisation mentale qui veut toujours que l'Autre soit le même que le parent fantasmé. Ce lien est déjà une résistance à ce qu'un mode relationnel qui ne frustre pas, qui ne fasse pas souffrir, qui ne soit pas détestable puisse exister et surtout se faire.

Toutes les haines s'adressent au même, qu'au même, et ce même est toujours un parent qui veut ce que l'on ne veut pas, mais à qui on ne peut résister sans se donner à ce qu'il veut. C'est aussi une histoire de transmission qui veut que l'on ne sorte pas d'un schéma qui lie à cet autre. Les « liens du sang » font couler le sang ; et bien sur, tout cela à contre cœur. Personne ne veut cela, mais c'est ainsi que l'identité et les énormes problèmes qu'elle pose force chacun à obéir à ses Lois Inhumaines de filiation.

QUE SE PASSE T'IL A DEMEURER LIE À CETTE FILIATION PARENTALE, À CETTE PREDETERMINATION « FATALE »?

« On » n'est plus personne ; on est étranger à tout autre, terre, être ; c'est ce que l'on croit, même si ce n'est pas ce qui est. Qu'est-on ? Enfant d'un père et d'une mère ou enfant de la vie? Naturellement, nous sommes enfants de la vie, c'est sûr ; mais culturellement nous sommes d'abord enfant de l'autre; d'un père et surtout d'une mère. Et c'est le départ de toute névrose que cet attachement primaire, prioritaire et oppressant de se devoir à cet autre à vie. Ou de s'en sentir assez coupable pour renforcer tout ce qui empêche de vivre : des résistances de non-vie. Que reste-t-il quand on se condamne à ne pas vivre comme on s'aime ? Que reste-t-il quand on croit qu'il n'y a pas d'autre issue que de rester fidèle à ce qui force à l'être? Des principes, des croyances, des valeurs transmises qui passent avant tout, avant soi.

Il y a le Langage Parental, qui force ; et puis il y a le Parent qui lui est plus ou moins permissif et donneur de vivance pour son enfant : Quand les deux sont contraignants, et anti-vie, on peut être sûr que la transmission va faire de gros dégâts, et engager l'enfant vers un terrorisme en rapport avec ce qu'il subit de force. Qui se sent mort, tue. C'est une loi « visible » à notre époque. La cruauté n'est pas dans les apparences, elle est dans tout ce qui désespère, et les enfants le savent. Tuer un enfant, ce n'est pas le tuer physiquement, c'est le désespérer réellement, c'est lui interdire son désir de vivre. La violence est la résistance essentielle à l'espérance. C'est la rançon de la soumission à un Parental qui exige réparation, justice, et de lui sacrifier sa vie .

SORTIR DU PARENTAL, C'EST ACCEPTER D'ETRE L'ENFANT REEL D'UN PARENT REEL.

Et c'est alors lever la Résistance qui fait qu'un Parent Symbolique transfère sur son enfant ce même symbolique, et son système de croyances. Mettre le Symbolique et son langage tueur de sens et de désir de vie, d'élan et de sourire au service du Langage du désir réel pour lequel le temps de vie réelle a une place première, c'est enfin sortir d'un corps sans chair pour entrer dans une incarnation réelle qui donne valeur et la priorité à ce qui est vivant : le corps, et non à ce à quoi l'on se doit d'être : un devoir d'obéissance à des lois symboliques qui vengent toujours celui d'avant. Au Nom de l'identité, doit-on s'abandonner corps et âme? Que faire passer en premier : une identité d'adulte, homme ou femme, ou une identité symbolique, Parentale sans corps, juste avec cette revanche à prendre sur le temps passé, mort ? Et ça n'en finit pas de ce décalage du temps présent asservi au temps passé. Il n'y a pas assez d'une vie pour l'apprentissage du présent et la conscience de ce qu'il est essentiel d'en faire pour que notre vie prenne sens.

La honte de ne pas correspondre à l'idée que nos parents avaient de nous, la honte de décevoir l'autre a eu priorité et l'a encore sur un simple désir d'être soi : pourquoi ? Alors que ce chemin de devenir soi est le seul qui nous tienne à cœur. Et c'est un travail qui prend une vie que celui de décoder son désir au fil du temps, et d'avoir le courage de lui obéir à lui. Il n'y a pas de désir mortifère, il n'y a pas de désir de mort, ni de haine à désirer, alors qu'il y en a à manquer. Désirer de l'amour, c'est le faire; en manquer c'est rester dans le danger de dépendre, d'en souffrir, de haïr l'autre et de renoncer à l'amour par inconscience qu'il y a à le faire.

Devenir l'enfant réel de ses parents, c'est se donner le droit d'exister en dehors d'eux réellement, et de les reconnaître alors, au lieu d'en attendre une reconnaissance qui ne remplacera jamais le plaisir de se reconnaître en eux. Là est la paix si difficile à faire quand c'est l'immaturité et le manque qui gouvernent notre vie : La paix qui est à faire ; l'ennui qui ne connaît aucune paix.

Aimer, ce n'est pas pardonner. Aimer, c'est oublier et guérir de sa mémoire masochiste pour se faire une mémoire plus concrète, réelle, et fiable basée sur des expériences qui tissent notre histoire tout au long de son temps. Et devenir l'enfant réel d'un parent réel, c'est reconnaître en son parent un être qui a existé avant soi, qui a sa propre histoire, et qui est un peu comme tout le monde. Aimer c'est relativiser et ne plus idéaliser une image parentale qui blesse le petit enfant, qui oublie trop que son parent l'a été *aussi*. Personne ne naît parent ; on le devient.

La subjectivité de l'Inconscient devrait être traitée avec toute l'objectivité qu'elle mérite ; à savoir que ce qu'il s'y passe, ce qu'il s'y ressent, se répète et fait perdurer une souffrance qui n'a plus lieu d'être, et qui est une véritable résistance à ne plus répéter ce même schéma de manque, d'attente et de dépendance à l'autre. La négativité de ce fonctionnement de répétition et l'inconscience auxquels sont soumis ceux qui la subissent (parce que subir, c'est le plus souvent être inconscient) devraient être enseignés comme une carte de géographie, où est indiqué le lieu de chaque endroit. Il serait alors possible de se repérer et se référer à un élément connu donc stable.

GAGNER SUR UNE RESISTANCE, ET SUR LA NEGATIVITE, C'EST QUOI ?

Résister, c'est en termes psychanalytiques, *SE* refuser le droit de..., la permission de..., le plaisir de... vivre comme on s'aimera. Résister c'est aussi préférer la culpabilité à la responsabilité, se sentir coupable, c'est pour mieux justifier de ses résistances à assumer, à devenir adulte et responsable. Un monde de coupables est un monde d'enfants et de parents qui s'affrontent, se déchirent et croient s'aimer quand ils se crient :

« Je te hais! » Voilà comment l'amour est nommé ; alors que la haine, c'est tout sauf de l'amour. La haine, c'est du lien, c'est de la dépendance, c'est du Non, du réactif et du désespoir tueur et tuant. La haine est la résistance essentielle à l'amour, comme le mal est la résistance essentielle au bien. Pour quoi?

Cela est dû à un langage : Quand on écoute Claude Lévy Strauss nous parler de la structure du mythe, que Freud a pris comme fondement de la structure de L'Inconscient, et que Lacan a repris à partir du concept du Langage Symbolique, et à l'idée que fondamentalement l'homme n'est pas bon. Qu'est-ce qui a fait croire à l'homme qu'il n'est pas bon? Un langage qui permettait de l'asservir au mal ; au lieu de croire en lui, on lui a fait croire en sa mauvaise nature. L'enfant serait pur, mais l'homme, impur ; je ne parle pas de la femme, qui serait l'initiatrice de cette impureté. Se laver de ses péchés, se purifier, c'est ce qui reste à faire, et c'est impossible à faire, parce qu'on ne supprime pas la croyance au mal et au mauvais. On fait du bon et du bien ; « fait » si l'on arrive à **SORTIR DE CETTE RESISTANCE MAJEURE QUE CONSTITUE UN LANGAGE SYMBOLIQUE QUI SOUMET L'HOMME À SON POUVOIR ET LE SACRIFIE À VIVRE À SES DEPENDS.**

Mais qui a fait le langage ? L'Homme. Le langage est la Résistance culturelle la plus forte en ce monde. Les mots ont pris un sens à l'envers, et à l'encontre du désir. Aliéner l'homme au manque est un langage qui se place au-dessus de lui et lui fait perdre toute liberté. La vie n'est pas une histoire de Symboles ; les êtres ne sont pas des Symboles ; car tout symbole est mort, soi non. Le symbole Mère, le symbole Père, le Symbole Enfant, sont tous pris comme objets « sacrés », alors que c'est la vie de l'être, la vie de la personne, qui sont sacrées. Un corps symbolique, ça n'existe pas. Il ne faut pas que le sens précède l'essence.

Le temps d'une vie, c'est le mouvement qui lui donne vie. Ce n'est pas la place assignée à chacun de nous qui nie le temps réel, le corps réel, et la vie réelle. Il ne faut pas s'étonner qu'il y ait des monstres de cruauté, c'est le ras le bol de l' impuissance qui s'exprime dans les actes odieux et passionnels des crimes « contre l'humanité ». Mais quelle humanité? Que penser des nouvelles appellations concernant les attentats, comme celui d'attentat - suicide où l'on se tue en tuant l'autre? Tout cela est du même registre de résistances : Quand le symbolique prend le pouvoir sur la vie, aucune vie n'a de sens, donc aucun corps réel ; or, la seule preuve de vie réelle, sensible à nos sens est le corps. Supprimer une vie c'est supprimer un corps. Il n'y a pas de vie en dessous ou en dessus du corps ; il n'y a pas de sens, pas d'idéologie, pas de justification à obéir à un sens qui ne respecte pas la vie. Là est le dilemme, et aussi sa solution. Quand un langage tue le

vivant, et ne veut plus de la vie, c'est qu'il est arrivé à un point de non-retour qui exige de changer le sens ; et c'est aussi tout un système de valeurs qui est remis en question. Quand les hommes deviennent des objets « réels » du langage de la haine, ils tuent sans conscience, sans culpabilité même, tant ils sont au service d'une « cause » qui parle pour eux, et qui les parle ; cela ressemble étrangement au langage de l'Inconscient dont Lacan disait si bien : « Nous sommes des êtres parlés ». Tant qu'un langage parlera au Nom du Passé, il est certain que c'est l'Inhumanité, et son langage du manque, qui régnera et résistera à l'Humanité, et son langage du désir.

UN LANGAGE À SE FAIRE, UN LANGAGE À DÉFAIRE.

L'appellation « psychana-lyse » contient le mot « lyse » qui veut dire destruction, comme la cytolyse qui fait que quelque chose a été abîmé, détruit, et doit être réparé pour qu'autre chose puisse se passer, c'est dire faire autrement. Mais autant étudier l'Inconscient et son langage vont à la psychanalyse, autant apprendre un langage autre et entrer dans le vivant, c'est ce qu'elle ne sait pas faire. Au mieux, guérir en psychanalyse c'est compenser sa névrose, ne plus « en souffrir » ; donc l'accepter et s'en contenter pour survivre, c'est dire s'intégrer et s'adapter au social et à l'environnement. C'est dire être obéissant au lieu de se discipliner.

Le seul *acte de vie du psychanalyste est celui d'apaiser* : Sur un divan il y a toujours, quelque soit l'âge du patient, *un enfant qui a peur*. Apaiser par la présence, par le regard, par le sourire, par du corps est fondamental ; car le silence inquiète, angoisse, et c'est à la qualité du silence que l'on sent la qualité du travail fait « en silence ». Il y a des silences très déstructurants, et d'autres qui sont un vrai langage de paix, sans les mots "audibles". Le sens des mots, c'est une histoire autre que nous avons à concevoir et à pratiquer dans le bon sens. Il y a aujourd'hui à se déterminer pour tout psy qui veut prendre soin d'un patient. Il y a les mots vivants, animés et qui activent le désir de faire , et puis il y a les mots morts, désanimés, les mots de l'esprit , les mots de la tête, les mots vides qui se promènent dans l'air du temps, sans s'y donner et s'y fondre. L'âme est altérée et distraite par trop de mots qui se répètent, s'ennuient à se répéter et réactivent le manque et le désespoir.

La résistance à la vie d'où vient-elle? Car il s'agit bien d'elle quand une personne dit « je me sens mal ». La pression de trop nombreux mots vides désespère plus qu'on ne le croit. Et pour un psychanalyste d'aujourd'hui, c'est l'espoir qu'il a à transmettre ; et cette transmission là n'existe pas en termes Freudiens. Il n'y a rien de léger ou de vivant ou d'aimant dans la psychanalyse. Tout est fermé, calfeutré, désanimé : Pourquoi? Et trop

souvent est entretenu le masochisme qui justifie la plainte. Mais *la plainte, c'est de la non vie* « légalisée », et *qui devrait se situer dans l'illégalité*.

Pour cela, tout un système de valeurs est à revoir, et tout un langage qui lui correspond. La psychanalyse a longtemps été une pratique marginale, faite pour des privilégiés et plus ou moins élitiste. Sa démocratisation ne date pas de longtemps; à peine quelques années et parce que les cabinets n'étaient plus assez fréquentés. Cette démocratisation de fait doit s'accompagner d'une démocratisation de langage. Plus besoin d'être d'un QI bien au-dessus de la moyenne pour faire son analyse; et un patient n'est pas là pour philosopher ou se placer en dehors de sa vie. La jouissance de l'esprit ritualisée en science de l'Inconscient se trouve dans une impasse, à s'être tout simplement trop éloignée des choses de la vie.

Il est pensable également que la psychanalyse, en se médiatisant, a contribué à la manipulation de l'Inconscient Collectif, et aux méthodes de suggestionabilité qui font acheter un produit plutôt qu'un autre à la vision télé d'une image qui frappe l'Inconscient. Les enfants en sont la cible « préférée » juste parce que l'on a touché juste dans le fantasme collectif. La production commerciale s'est emparée des modes de séduction et d'emprise, tels le Langage Parental qui impressionne, fait réagir l'émotionnel, et fait croire que le produit choisi est celui désiré alors que c'est juste celui qui a le plus d'emprise sur l'Inconscient, donc l'enfant.

La perversion du langage est chose commune, et elle mène aux non-sens les plus fous ; alors pourquoi s'étonner qu'aujourd'hui l'intelligence et le terrorisme aillent de pair ? C'est la logique d'un langage qui n'est pas inventé, mais bien au contraire qui se répète et est utilisé pour le pire. Ce n'est pas pire qu'avant, mais le pire aujourd'hui se montre, se voit, s'entend et s'impose.

PSYLIFE ou l'Enseignement des Lois de Vie.

C'est pourquoi *il est urgent de passer à un langage autre*, qui démystifie tous les absolus pour en même temps donner toute sa valeur au relatif, et surtout aux lois d'espace-temps réel qui le constitue : *En finir avec des idées sur la vie qui ne remplace pas le sentiment de vie* ; Arrêter de penser à faire mais faire afin d'y penser après. *À apprendre à vivre le temps, on peut y prendre goût ; à le laisser passer et juste à y penser, cela peut rendre fou.*

Psylife parle d'un langage nouveau, à se faire et qui donne les moyens d'accepter ce qui s'est passé, ce qui s'est fait, comme ça s'est « dit » passé, sans pour autant rester soi dans ce passé ,mais passer, et faire partie de la réalité présente son essentiel pour

connaître peu à peu son désir et ses besoins vers le bien être. Le mal être étant la pire des résistances, puisqu'elle peut conduire au suicide, c'est aussi le pire des non- sens, puisqu'il repose sur un langage qui commence par « *TU* », et « oublie » que tous les « tu » ne sont que de « faux Je ».

Au lieu de dire : « Tu me manques », l'anglais dit « Je manque de toi ». Au lieu de dire « Pardonne-moi », on devrait dire : « Je te demande de me pardonner ». On se parle en « tu » dans la tête, on dit « tu », et le sujet de ces « tu », c'est « il », un autre que soi encore et c'est cela qui désespère vraiment, et c'est cela qui fait que « *Il* » - « *Tu (e)* » - « *Je* »; l'envers du sens qui veut que « *Je- Tu- Il* » se conjuguent ... à l'endroit, dans l'ordre de ce langage.

Adulte et mature parce que fait par lui-même, *sujet* de lui ou d'elle, à *vivre* : Là est le langage sexué qui ne fait pas d'abus de pouvoir de l'un sur l'autre et surtout peut enfin concevoir l'un avec l'autre, deux JE qui n'ont plus rien de 2 moitiés, mais de 2 vrais sujets de leur vie. Au lieu de la fusion du sexuel, la séparation du sexué qui est la source même du désir et de l'amour. La démocratie a besoin d'amour et de gens qui veulent défendre des valeurs de faire.

Faire du bien fait un bien énorme; et c'est toujours écouter l'autre avec ce désir qu'il ou elle trouve *sa* vérité. Il s'agit pour y arriver de gagner sur la Résistance qu'est la Culpabilité, et arriver à la Responsabilisation qui apprend à donner un sens à tout ce que nous faisons et à ne plus craindre de se tromper, mais à vouloir à chaque étape de vie se redresser et tenir compte des erreurs et au lieu de désespérer, de ne cesser de se donner une nouvelle chance, pourvu qu'il ne soit plus question de « trop tard ». On ne peut pas donner valeur à l'éternité, à l'au-delà, ou à toute autre croyance d'après vie sans commencer par donner valeur à son temps de vie sur terre. Ou tout existe ou rien n'existe. *Ou « je » se fait exister ou « Je » n'existe pas.*

J'ai créé **PsyLife** pour signifier la réalisation d'une technique qui appréhende réellement *la constitution d'un sujet de soi qui ne se trompe pas*. Apprendre à se sentir vivant, c'est apprendre à donner priorité aux prises de conscience et à réaliser, à rendre possible, un désir de vivre qui tienne compte du désir de faire de chaque jour son temps de vie essentiel ; car perdre un jour, c'est perdre sa vie, à ne pas lui donner la valeur qu'il mérite. La valeur est à donner au temps réel, et le sens de la vie se fait si le temps une signification positive, tendu vers une recherche de bien être et un désir de le vivre pleinement !

Il y a à Réaliser pour chacun de nous, une structure mentale qui *ne négative plus le temps présent*; c'est alors penser son temps de vie à l'endroit là où cela se passe , et avec cette conscience du temps qui se gagne en qualité et fierté de soi. L'orgueil qui en veut à sa vie de ne pas être éternelle, fonctionne comme un rival du désir d'aimer sa vie . Tout ce qui est vrai est simple et demande cette humilité qui est la force des grands de juste apprendre à être content de soi, non des autres, c'est *penser vrai* , c'est penser réel et ne pas tricher , ne pas donner priorité aux idées, principes ou jugements , mais avoir des pensées à soi, des expériences à soi, un savoir appris , vécu, à soi, et un désir de se souvenir de ce qu'apporte chaque jour , et s'éloigne de mieux en mieux d'un Idéal de vie, pour réaliser Soi tel il se révèle au fil du temps , et non comme cet Idéal vers lequel on tend, sans jamais l'atteindre , parce qu ' *il n'y a pas d'idéal heureux*, mais il y a des moments heureux , à ne pas rater pour tout l'or du monde ; cela vaut la peine, c'est dire l'effort et non la souffrance de s'y donner. *Il y a à mettre en place tout un langage nouveau* , qui défasse le langage symbolique , et fait que là où il était question du Pouvoir de l'Autre, il soit question de son pouvoir sur sa pensée déformée par les schèmes de transmission culturels d'un langage tout fait qui fait Loi et dicte le sens d'une vie. Mais *le sens d'une vie ne se dicte pas* ; il n'est ni social, ni économique, ni politique, ni analytique et il ne peut être culturel; le sens d'une vie a du cœur, un corps, il se reconnaît dans ce qu'il vit, à se donner à ce qu'il ressent ; alors la paix sera possible; la paix , et tout le positif du monde ne sont pas les ennemis de la guerre et de tous les négatifs ; comme le désir ne vient pas du manque ; *il y a à sortir du langage du mythe , pour trouver enfin des valeurs humaines en soi et par soi faites* pas d'autre perfection possible, juste le possible de se par-faire. Là est le lieu d'existence qui a bien à faire pour gagner *son humanité* dont je dirai : *c'est l'aptitude à s'émouvoir* . Le monde deviendra humain, demain quand un nombre suffisant d'hommes et de femmes auront gagné leur humanité . Le nombre fait la force .Chaque solitude se retrouve seule. Chaque ensemble s'agrandit et c'est comme l'amour quand il ouvre ses bras: il y a alors de la place, de l'espace, et bien sur de la joie! Alors, tous les possibles sont là : il y a juste à y s'y donner. Energie et élan se donnent la main de la vraie liberté, et de la seule démocratie qui ne soit pas une illusion idéologique, juste une réalité de chaque jour à vivre et à aimer.